

Faites entrer le mal. Petite histoire de la panique satanique en Amérique du Nord

Ralph Elawani

Number 264, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89638ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Elawani, R. (2018). Faites entrer le mal. Petite histoire de la panique satanique en Amérique du Nord. *Spirale*, (264), 45–47.

FAITES ENTRER LE MAL.

PETITE HISTOIRE DE LA PANIQUE SATANIQUE EN AMÉRIQUE DU NORD

Par Ralph Elawani

Le récit est classique. Dans la nuit du 30 avril 1966, qui correspond à la célébration néo-païenne de Walpurgis, l'Américain Anton LaVey se rase le crâne et fonde l'Église de Satan. LaVey, un ancien forain connu pour sa passion de l'entourloupe, son sens de l'invective aiguisé par les lectures du polémiste H. L. Mencken, et surtout, son profond mépris pour l'hypocrisie des religions organisées et le charlatanisme des occultistes, propose de célébrer la nature charnelle et animale de l'homme. Consécration : en 1969, il fait paraître *The Satanic Bible* chez Avon Publications.

Bien qu'il s'agisse d'un titre à première vue paradoxal pour une « antireligion », l'ouvrage s'apparente plutôt à une série d'essais où LaVey détaille sa grille de lecture du monde en tablant sur une philosophie pragmatique de l'individualisme et de l'hédonisme, comme le note dans « La croisade contre les satanistes » (1997) Bertrand Ouellet, ancien directeur général du Centre d'information sur les nouvelles religions, situé à Montréal. En réhabilitant certains péchés en vue de la satisfaction de la nature instinctuelle et impitoyable de l'homme, LaVey entend contrer l'effacement auquel les grandes religions le condamnent à travers la soumission à l'ordre divin, l'humilité et le contrôle des plaisirs de la chair. Sens du spectacle oblige, LaVey agrmente le tout d'incantations, de rituels, ainsi que de neuf représentations (*statements*) de Satan qui tiennent lieu de commandements visant à célébrer l'ipséité irréductible de chacun.

En publiant une « bible » - brillant élan de marketing et de provocation -, l'auteur s'assure de deux choses. Premièrement, il rend ses idées disponibles à quiconque daigne s'y intéresser, tout en insistant



sur la souplesse des principes édictés - avec LaVey, pas de loi qui soit supérieure à celle du désir personnel. Deuxièmement, en rédigeant un texte faisant autorité, il garantit que certains actes (torture animale, sacrifice d'enfant, etc.) souvent associés au culte de Satan soient rejetés d'emblée hors des préceptes du mouvement dont il pose les jalons.

Établi à San Francisco, dans une maison victorienne repeinte en noir, le *black Pope* devient rapidement

une icône du *radical chic* de l'époque. On voit défiler chez lui Sammy Davis Jr., Jayne Mansfield et d'autres célébrités. La *Satanic Bible* s'écoule à plusieurs milliers d'exemplaires, et LaVey, ainsi que le phénomène de la résurgence des sciences occultes, ornent bientôt les couvertures de magazines comme *Time* et *Look*.

Mais l'égarement de la génération boomer ne dure qu'un temps, et LaVey prend progressivement ses distances, avant de se reclure totalement alors que les années 1970 laissent place aux années 1980. Au fil des controverses, son livre connaît un destin similaire à celui de *The Anarchist Cookbook* (1971), à savoir qu'il devient une pièce à conviction souvent utilisée lors d'arrestations pour complot, meurtre ou terrorisme.

Le Michelle Remembers de Lawrence Pazder

Bien que LaVey et ses joyeux drilles bénéficient d'une place importante dans la culture populaire américaine, une série de drames et de productions culturelles sulfureuses entraînent rapidement une levée de doigts accusateurs pointés en direction d'organisations « sataniques » à l'authenticité douteuse, et ce, dès le début des années 1970.

À titre d'exemple, Edward Sanders, chanteur du groupe The Fugs et poète associé à City Lights, effectue dans son livre *The Family : The Story of Charles Manson's Dune Buggy Attack Battalion* (1971) un rapprochement entre les meurtres commandés par Charles Manson et le supposé culte satanique de la Process Church of the Final Judgment. De la même manière, des films comme *Rosemary's Baby* (1968) – on raconte que LaVey aurait été le conseiller de Roman Polanski pour ce tournage – ou, plus près d'ici, *Le diable est parmi nous* (1972) et *La lunule* (1973) exploitent largement l'imaginaire du complot sataniste.

Se fondant dans le creuset des fictions de série B, le livre du psychiatre canadien Lawrence Pazder *Michelle Remembers* (1980) a, quant à lui, un impact culturel et social majeur dans les années qui suivent sa publication. Véritable coup de pied dans un nid de guêpes, l'ouvrage relate, par voie de « *mémoires retrouvées* » lors d'analyses, les expériences traumatiques vécues par Michelle Smith – patiente et future épouse de Pazder –, qui confie avoir été victime de sévices sexuels orchestrés par des satanistes (« *satanic ritual abuses* », ou « *SRA* »). Il devient rapidement un succès de librairie, tout en ouvrant la porte à une confluence de rapprochements hasardeux qui se renforcent mutuellement dans une escalade paranoïaque. Ainsi, Pazder se rendra jusqu'au Vatican pour présenter les fruits de ses recherches.

Même si le livre se révèle une machination élaborée par le psychiatre, l'espace de quelques années, des groupes de mères indignées, de femmes de politiciens et de « *prêtres charismatiques* » s'en inspirent pour faire feu sur tout ce qui s'agite hors des limites du politiquement correct : jeux de rôles, heavy métal, punk rock, bandes dessinées. Même les produits Procter & Gamble, dont le logo camouflait selon certains le fameux 666 de la Bête, passent à la tordeuse.

Comme le résume le sociologue Jeffrey S. Victor dans *Satanic Panic : The Creation of a Contemporary Legend* (1993), en des temps économiques incertains ponctués de crises sociales, la panique satanique et les SRA apparaissent comme les phénomènes collatéraux d'un climat de stress et d'angoisse morale favorable à la recherche de boucs émissaires, dont les adeptes sont bien souvent des individus issus de la classe ouvrière, économiquement fragiles, protestants, peu éduqués et vivant en milieux ruraux. Autant dire que n'est pas si éloignée de nous cette époque, volontiers qualifiée de « *superstitieuse* », qui a fourni le gros du contingent de la chasse aux sorcières.

Le rapport Lanning

Alors que la décennie 1980 progresse, le mal semble donc partout. Les dénonciations vont bon train et la panique morale paie : prêtres des ondes télévisuelles et autres Geraldo Rivera et Oprah Winfrey récoltent des cotes d'écoute astronomiques. Si bien que le FBI ouvre une enquête, menée par Kenneth V. Lanning, agent spécialisé dans les cas d'abus d'enfants. En 1992, lorsqu'est publié son rapport, en réponse aux estimations alarmistes d'environ 50 000 meurtres rituels qui seraient commis annuellement aux États-Unis par les groupes antisatanistes (contre, en réalité, environ 23 000 meurtres par année sur le même territoire), il en vient à ce constat : « *There is little or no evidence for the portion of their allegations that deals with large-scale baby breeding, human sacrifice, and organized satanic conspiracies. Now it is up to mental health professionals, not law enforcement, to explain why victims are alleging things that don't seem to have happened.* »

Mais où diable était le diable quand on avait besoin de lui ? Lanning affirme d'ailleurs que, dans le cadre de son enquête, il a été confronté plus souvent à des individus posant des gestes criminels au nom de Dieu, contre Satan, que l'inverse. À croire que l'on peut déceler, dans le camp idéologique de la droite conservatrice, une fascination refoulée pour l'archaïsme, dont cette flambée satanique s'avère le contrecoup expiatoire. Forcément, il s'en trouva plusieurs pour diaboliser Lanning, jusqu'à soutenir qu'il était lui-même un suppôt du mal ayant infiltré le FBI. L'important demeurerait de se convaincre en criant plus fort que l'adversaire...

Le viol de la conscience collective québécoise

À éplucher les revues contre-culturelles parues au cours de ces décennies au Québec, on s'étonne de ne trouver pratiquement aucune référence à l'Église de Satan ou aux enseignements de LaVey – on relève ironiquement bien plus de textes vantant les mérites des relations sexuelles entre adultes et enfants.

Cela dit, en pleine panique satanique, le Québec ne fut pas en reste et fit preuve, à quelques reprises, d'un kitsch enviable en matière d'alarmisme, au travers de reportages sur certaines organisations suspectes. On repense ici immédiatement à l'Ordo Templi Orientis et à son « *califat* » montréalais, profilé dans l'oubliable documentaire style mondo *Montréal Interdit* (1990), de Vincent Ciambrone.

Parmi les plus rocambolesques des événements locaux figure une rencontre insolite entre le sport-spectacle et la religion-spectacle. Le 12 janvier 1983, le groupe KISS s'apprête à démarrer sa tournée canadienne avec un concert au Colisée de Québec.

Encouragé par de savantes analyses des paroles du groupe, notamment celle concoctée par l'Église pentecôtiste locale (jusqu'à là pratiquement absente du radar culturel québécois) qui souligne la polysémie du nom KISS – pouvant signifier *Killers in Satan's Service* autant que *Knights in Satan's Service* –, le gardien de but des Nordiques de Québec, Dan Bouchard, accompagné de quelques coéquipiers, cache six bibles ouvertes sous la scène où KISS se produit. Comme le dit l'adage populaire, mieux vaut prévenir que guérir.

À la même période, le Carrefour chrétien de la Capitale profite du passage de Venom à Québec pour infiltrer le concert et, plus tard, inviter les membres du public à prier pour le salut de leurs âmes souillées par la performance du groupe britannique ouvertement « *in league with Satan* ». Malheureusement pour le Carrefour, comme le souligne alors sur les ondes le présentateur Guy Tremblay, les groupes Krokus et Accept (qu'il qualifie d'« *ouvertement homosexuels* ») allaient bientôt aussi être de passage en ville.

Néanmoins, à cette époque, le plus burlesque des adversaires locaux du rock'n'roll est sans contredit le père Jean-Paul Régimbal. Adeptes des théories du complot des Illuminati, francs-maçons, satanistes et tutti quanti, Régimbal publie des pièces d'anthologie comme *Le rock'n'roll : viol de la conscience par les messages subliminaux* (1983), une série dans laquelle il s'inquiète de ce que les années 1980 amèneront au monde : « *Vous pensez peut-être que c'est la fin ? Non, pas encore, car la perversion n'a pas encore touché le fond de l'abîme. En effet, les années 80 verront la naissance des groupes punk rock dont le but et la philosophie sont de pousser les auditeurs directement au suicide, à la violence collective et aux meurtres systématiques. Parmi les groupes les plus notoires, mentionnons KISS, Ted Nugent, Les Mutants et les Aphrodite's Child (666).* »

Décédé en 1988, le père Régimbal ne vivra pas assez longtemps pour souffrir « l'horreur » de la deuxième vague de black metal des années 1990 ou bien les événements de septembre 2001. Un centre spirituel porte néanmoins aujourd'hui son nom dans la région de Granby.

Névrose chrétienne

Si le père Régimbal est un adversaire acharné du diable et de sa musique au cours des années 1980, la décennie suivante voit poindre l'embarrassant constat que les « purs » sont peut-être ceux chez qui le mal réside.

L'un des plus sordides scandales sexuels éclate au milieu de la décennie, lorsque sont révélés les abus

commis à l'orphelinat Mount Cashel de St. John's, à Terre-Neuve, par les Christian Brothers of Ireland. Cela à l'époque où les pensionnats autochtones commencent enfin à attirer un peu l'attention. Au même moment, Roch « Moïse » Thériault s'apprête à connaître sa sentence, et ce, quelques années seulement après que Raymond Steele, un prêtre autoproclamé de l'Église universelle de la raison éclairée, a séquestré, torturé, tué puis servi à ses chiens une femme qu'il suspectait d'être une sorcière.

Comme le résume dans un échange de courriels le *Magister* Robert Lang, membre de l'Église de Satan : « *Throughout the eighties, everyone of supposedly higher moral code was trying to deflect attention away from their own personal controversies and ineptitudes. Televangelist hooks like Jimmy Swaggart and Bob Larson demonized musicians and religious minorities. The notorious Mount Cashel Orphanage case as well as other controversies within the Roman Catholic Church fueled the public's view of organized religion towards a very low esteem. Certainly, these things alone cried out for a new social pariah to be created and supported, something else for people's attention to latch onto.* »

L'ironie dramatique de ces quelques cas québécois révèle que le corollaire de la panique satanique, la « panique sectaire » (avec en tête de palmarès le suicide collectif de l'ordre du Temple solaire, en 1994), et le nombre élevé de scandales qui éclaboussent l'Église catholique à la même époque impliquent avant tout des organisations dont l'ambition première était supposément le salut de l'âme de leurs membres.

La rhétorique eschatologique de ce fondamentalisme pervers ne pouvait que déboucher sur une forme de névrose chrétienne ; névrose s'étayant sur un fonds inépuisable de paranoïa, dont le complot diabolique est depuis longtemps l'emblème. Comme l'explique Bernard Ouellet, Lanning a pu voir dans le phénomène social et psychologique de la panique satanique une manifestation du refus collectif de reconnaître que des membres d'une communauté puissent être aussi objects. Le criminel se devait donc d'être étranger, de venir d'ailleurs. C'est ce que Lanning appelle « *the voice of denial* ».

Suréminentes représentantes de la machine morale, les autorités religieuses firent souvent tout ce qui était en leur pouvoir pour faire oublier leurs plus sombres agissements, aux dépens de boucs émissaires dont la diabolisation en vint à incarner le principe du pompier pyromane, l'idée étant de faire entrer le mal partout pour s'assurer que le bien y passe ensuite et nettoie les dégâts avant de récolter les honneurs. À force d'invoquer le diable, on finit fatalement par le rencontrer, si ce n'est même par le devenir. ■